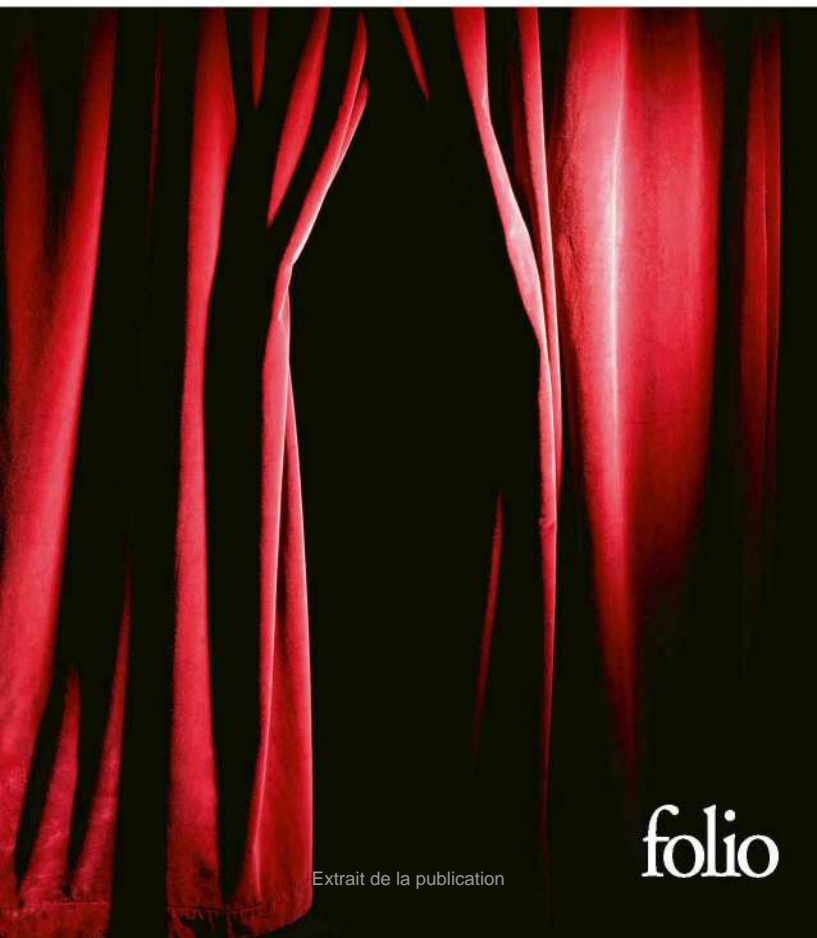


**Philip Roth**

Exit le fantôme



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Philip Roth

Exit  
le fantôme

*Traduit de l'américain  
par Marie-Claire Pasquier*

Gallimard

Extrait de la publication

*Titre original :*

EXIT GHOST

© *Philip Roth, 2007. Tous droits réservés.*  
© *Éditions Gallimard, 2009, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Philip Roth est né à Newark, aux États-Unis, en 1933. Il vit dans le Connecticut.

Son premier roman, *Goodbye, Columbus* (Folio n° 1185), lui vaut le National Book Award en 1960, prix qui lui est de nouveau décerné en 1995 pour *Le Théâtre de Sabbath* (Folio n° 3072). Il a reçu à deux reprises le National Book Critics Circle Award, en 1987 pour *La contrevie* (Folio n° 4382) et en 1992 pour *Patrimoine* (Folio n° 2653). Le PEN Faulkner Award a récompensé les romans *Opération Shylock* (Folio n° 2937) et *La tache* (Folio n° 4000), également distingué par le prix Médicis étranger en 2002. Entre autres récompenses, *Le complot contre l'Amérique* (Folio n° 4637) a été consacré Meilleur livre de l'année par le *New York Times Book Review*.



*Pour B. T.*





Avant que la mort ne te prenne, Ô reprends ceci.

DYLAN THOMAS,  
*Trouve la viande sur les os.*



*Le moment présent*

Je n'étais pas retourné à New York depuis onze ans. À part un bref séjour à Boston afin d'y subir l'ablation de la prostate pour cause de cancer, j'étais, au cours de ces onze années, à peine sorti de mon coin perdu dans les hauteurs des Berkshires et qui plus est, depuis le 11-Septembre, il y a trois ans, j'avais rarement lu un journal ou écouté les nouvelles. Sans ressentir la moindre impression de manque — rien d'autre, au début, qu'une sorte de sécheresse intérieure — j'avais cessé d'habiter non seulement le vaste monde mais le moment présent. J'avais depuis longtemps tué en moi toute velléité d'y jouer un rôle actif, ou seulement de témoin.

Mais voilà que, mettant cap au sud, j'avais fait les deux cents kilomètres en voiture jusqu'à Manhattan pour aller voir à l'hôpital du Mont-Sinaï un urologue spécialiste d'une méthode destinée à venir en aide aux milliers d'hommes que l'opération de la prostate avait, comme moi, rendus incontinents. En injectant du colla-

gène sous forme gélatineuse au point de jonction entre le col de la vessie et l'urètre, à l'aide d'un cathéter inséré dans l'urètre, il obtenait une amélioration sensible chez environ cinquante pour cent de ses patients. Ce n'était pas un pourcentage extraordinaire, d'autant qu'« amélioration sensible » voulait seulement dire allègement partiel des symptômes, permettant de passer d'« incontinence sévère » à « incontinence modérée », ou de « modérée » à « légère ». Malgré tout, étant donné qu'il obtenait de meilleurs résultats que ceux d'autres urologues en utilisant grosso modo la même technique (il n'existait pas de remède quant à l'autre risque inhérent à la prostatectomie totale, risque auquel, pas plus que des dizaines de milliers de patients, je n'avais eu la chance d'échapper, à savoir, si le nerf était touché, l'impuissance), je me rendais à New York pour une consultation, alors que j'avais longtemps cru m'être adapté aux inconvénients pratiques de ma condition.

Dans les années qui avaient suivi l'opération, j'avais même cru avoir surmonté la honte que c'est de faire pipi sur soi, et dépassé le sentiment de désarroi qui avait été particulièrement éprouvant pendant les dix-huit premiers mois, période où le chirurgien m'avait laissé espérer que l'incontinence finirait par disparaître avec le temps, comme c'est le cas pour un petit nombre de patients qui ont cette chance. Mais malgré les soins quotidiens indispensables afin de me garder propre et exempt de toute odeur, il

faut croire que je ne m'étais jamais totalement habitué au port des caleçons spéciaux et à la nécessité de changer les protections, ni aux « petits accidents », pas plus que je n'avais réussi à vaincre un fond secret d'humiliation, vu que je me retrouvais là, à soixante et onze ans, dans l'Upper East Side, à quelques rues de l'endroit où j'avais jadis vécu en homme jeune, vigoureux et en pleine santé, oui, je me retrouvais là, dans la salle d'attente du service d'urologie de l'hôpital du Mont-Sinaï, sur le point de recevoir l'assurance que, grâce à la présence permanente de collagène sur le col de la vessie, j'aurais une petite chance de contrôler un peu mieux l'écoulement de mon urine qu'un enfant en bas âge. Tandis que j'attendais, me racontant comment les choses allaient se passer, et feuilletant des numéros empilés de *People* et du *New York Magazine*, je me suis dit : Tout ça ne rime à rien. Lève-toi et rentre chez toi.

J'avais passé ces onze dernières années seul dans une petite maison perdue en bordure d'un chemin de terre au fin fond de la campagne, ayant pris la décision de vivre loin de tout, deux ans environ avant le moment où l'on avait diagnostiqué mon cancer. Je vois peu de gens. Depuis la mort, il y a un an, de mon voisin et ami Larry Hollis, il peut se passer deux ou trois jours sans que je parle à qui que ce soit, à part la femme de ménage qui vient une fois par semaine et son mari qui est mon homme à tout faire. Je n'accepte pas d'invitations à dîner, je

ne vais pas au cinéma, je ne regarde pas la télévision, je n'ai pas de téléphone portable, pas de magnétoscope, pas de lecteur de DVD, pas d'ordinateur. Je continue à vivre à l'âge de la machine à écrire, et je n'ai pas idée de ce que peut être la Toile mondiale. Je ne prends plus la peine de voter. Je passe la plus grande partie de la journée à écrire, souvent jusque tard dans la nuit. Je lis, principalement les livres que j'ai découverts lorsque j'étais étudiant, les chefs-d'œuvre littéraires dont l'emprise sur moi est toujours aussi forte et parfois même plus encore que lors de la révélation initiale. Récemment, j'ai relu Joseph Conrad pour la première fois depuis cinquante ans, en tout dernier lieu *La Ligne d'ombre* que j'avais emportée avec moi à New York afin de la parcourir une fois de plus, l'ayant lue d'une traite pas plus tard que l'autre soir. J'écoute de la musique, je me promène dans les bois, quand il fait chaud je me baigne dans mon petit étang, dont la température, même en été, n'atteint jamais plus de vingt degrés. Je me baigne nu, à l'abri de tout regard, de telle sorte que si je laisse dans mon sillage une mince et ondulante traînée d'urine qui jaunissait visiblement les eaux alentour, ça ne me dérange guère, et je ne ressens nullement cette honte qui m'envahirait si ma vessie se mettait à fuir pendant que je nage dans une piscine publique. Il existe des caleçons en plastique serrés par de puissants élastiques, qui sont conçus pour les nageurs incontinents et dont la publi-

cité jure qu'ils sont imperméables. Mais lorsque après moult hésitations je finis par en commander un dans un catalogue d'accessoires de piscine et que j'en fis l'essai dans mon étang, je m'aperçus que, certes, le port d'une de ces grosses culottes blanches sous mon maillot de bain atténuait le problème, mais qu'il ne le faisait pas disparaître au point de me libérer de toute appréhension. Plutôt que de prendre le risque de connaître l'embarras et d'offusquer les autres, je renonçai à l'habitude d'aller nager à la piscine de l'université en toute saison (avec une culotte sous mon maillot) et me contentai de continuer à jaunir occasionnellement les eaux de mon étang pendant les quelques mois de chaleur des Berkshires, et là, quel que soit le temps, je fais une demi-heure de natation.

Une ou deux fois par semaine, je descends de mes collines et je vais à Athena, à treize kilomètres, pour faire mes courses, aller au pressing, parfois déjeuner en ville ou acheter une paire de chaussettes, m'offrir une bouteille de vin ou faire un tour à la bibliothèque de l'université d'Athena. Tanglewood n'est pas loin, et je m'y rends en voiture une dizaine de fois par été pour assister à un concert. Je ne donne pas de lectures publiques, pas de conférences, pas de cours à l'université, je ne passe pas à la télé. Quand mes livres sont publiés, je reste dans mon coin. J'écris tous les jours de la semaine, à part ça, je me tais. Je suis tenté par l'idée de ne rien publier du tout — en somme, ce qui

m'importe, n'est-ce pas le travail et le fait même de travailler ? Qu'est-ce que cela peut bien faire, désormais, que je sois incontinent et impuissant ?

Larry et Marylynne Hollis avaient quitté West Hartford pour les Berkshires quand lui avait pris sa retraite après avoir été toute sa vie avocat auprès d'une compagnie d'assurances de Hartford. De deux ans mon cadet, Larry était un homme méticuleux, tatillon, qui semblait croire qu'on n'est tranquille dans la vie que si tout est minutieusement planifié, un homme que j'avais cherché à tout prix à éviter pendant les mois où il s'était efforcé de m'attirer dans sa vie. J'avais fini par céder, non seulement à cause de son obstination à vouloir alléger ma solitude, mais parce que je n'avais jamais connu quelqu'un comme lui, un adulte dont la triste histoire familiale avait, selon sa propre estimation, déterminé chacun de ses choix, depuis que sa mère était morte d'un cancer lorsqu'il avait dix ans, quatre ans seulement après que son père, propriétaire à Hartford d'un magasin de linoléum, avait été emporté, tout aussi dramatiquement, par la même maladie. Enfant unique, Larry avait été envoyé chez des parents au bord de la Naugatuck River, au sud-ouest de Hartford, près de la sinistre ville industrielle de Waterbury, dans le Connecticut, et là, dans le journal où, petit garçon, il avait consigné les « Choses à faire », il avait conçu son avenir selon



un plan qu'il devait suivre à la lettre pendant le restant de ses jours ; à partir de là, tout ce qu'il avait entrepris avait été élaboré selon une logique préétablie. En classe, il n'était satisfait que s'il obtenait la meilleure note, et dès l'adolescence il avait pris à partie avec véhémence tout professeur qui ne savait pas reconnaître son mérite à sa juste valeur. Il avait suivi des cours d'été pour obtenir plus vite son diplôme et entrer à l'université avant d'avoir dix-sept ans. Il en avait fait autant tous les étés au cours de ses études à l'université du Connecticut, où il avait une bourse couvrant les droits d'inscription, et pendant l'année il avait travaillé à la chaufferie de la bibliothèque afin de payer sa chambre et sa pension, voulant pouvoir quitter l'université dès que possible et échanger le nom d'Irwin Golub contre celui de Larry Hollis (ce qu'il avait prévu de faire alors qu'il n'avait que dix ans), entrer dans l'armée de l'air, devenir pilote de chasse, lieutenant Hollis pour vous servir, et bénéficier d'une bourse d'études au titre d'ancien militaire. À la fin de son engagement, il s'était inscrit à Fordham University, et en échange de ses trois années dans l'armée de l'air, le gouvernement lui avait payé ses trois ans d'études de droit. En tant que pilote basé à Seattle, il avait fait la cour avec véhémence à une jolie fille appelée Marylynne Collins, qui venait tout juste de terminer ses études secondaires, et qui était dotée de tous les attributs qu'il souhaitait trouver chez une épouse, l'un

d'entre eux étant qu'elle soit d'origine irlandaise, avec des cheveux bruns bouclés et des yeux bleu acier comme les siens propres. « Je ne voulais pas épouser une fille juive. Je ne voulais pas que mes enfants soient élevés dans la religion juive, ni que le fait d'être juifs les affecte en quoi que ce soit. — Pourquoi ? lui avais-je demandé. — Parce que ce n'est pas ce que je voulais pour eux », m'avait-il répondu. Qu'il voulait ce qu'il voulait et ne voulait pas ce qu'il ne voulait pas, voilà ce qu'il répondait systématiquement à toutes les questions que je lui posais à propos du modèle archiconventionnel sur lequel il avait bâti sa vie après tant d'efforts déployés dans sa jeunesse pour tout planifier tambour battant. Quand il avait frappé à ma porte, la première fois, et s'était présenté — quelques jours seulement après s'être installé avec Marylynne dans la maison la plus proche de la mienne, à un kilomètre environ sur notre chemin de terre —, il avait aussitôt déclaré qu'il ne voulait pas que je mange seul tous les soirs, et que je devais venir dîner dans sa maison, avec sa femme et lui, au moins une fois par semaine. Il ne voulait pas que je sois seul le dimanche — il ne supportait pas l'idée que quelqu'un se sente aussi seul qu'il l'avait été lui-même lorsque, orphelin, il allait pêcher dans la Naugatuck le dimanche avec son oncle, contrôleur sanitaire des produits laitiers pour le Connecticut —, et il tenait donc à ce qu'on aille marcher ensemble le dimanche matin ou, s'il faisait mau-

vais, à ce qu'on dispute des matches de ping-pong, passe-temps que j'avais en horreur, mais j'aimais encore mieux jouer au ping-pong pour lui faire plaisir que d'avoir à lui expliquer comment on écrit un livre. Il me matraquait de questions concernant le métier d'écrivain et ne me lâchait pas tant que je n'y avais pas répondu à son entière satisfaction. « Où trouvez-vous vos idées ? » « Comment savez-vous si une idée est une bonne ou une mauvaise idée ? » « Comment savez-vous quand utiliser le dialogue ou la narration directe, sans dialogue ? » « Comment savez-vous que le livre est terminé ? » « Comment choisissez-vous la première phrase ? » « Comment choisissez-vous le titre ? » « Comment choisissez-vous la dernière phrase ? » « Quel est votre meilleur livre ? » « Quel est votre plus mauvais livre ? » « Aimez-vous vos personnages ? » « Vous est-il jamais arrivé de tuer un personnage ? » « À la télévision, j'ai entendu un écrivain qui disait que les personnages s'emparent du roman et l'écrivent eux-mêmes. Est-ce que c'est vrai ? » Il voulait avoir un garçon et une fille, et c'est seulement après la naissance de la quatrième fille que Marylynne lui tint tête et refusa de continuer à essayer de produire l'héritier mâle dont l'existence entraînait dans ses projets depuis l'âge de dix ans. C'était un grand type au visage carré, aux cheveux blond-roux, avec des yeux fous, bleu acier et fous, pas comme les yeux bleu acier de Marylynne, qui étaient magnifiques, ni comme les yeux bleu acier de ses quatre jolies

filles, qui étaient toutes allées à Wellesley parce que le meilleur ami de Larry dans l'armée de l'air avait une sœur à Wellesley et que, quand il l'avait rencontrée, il lui avait trouvé le vernis et les bonnes manières qu'il souhaitait voir chez ses filles à lui. Quand nous dînions au restaurant le samedi soir (ce que nous faisons un samedi sur deux — là aussi, c'est ce qu'il avait décrété) on pouvait être sûr qu'il n'allait pas lâcher le serveur. Le pain s'exposait invariablement à un reproche. Il n'était pas frais. Ce n'était pas la sorte qu'il aimait. Il n'y en avait pas assez pour tout le monde.

Un soir après le dîner, il débarqua chez moi à l'improviste et me donna deux petits chats roux, l'un au poil long, l'autre au poil court, âgés seulement d'un peu plus de huit semaines. Je n'avais pas dit que je voulais des chats, et il ne m'avait pas annoncé le cadeau à l'avance. Il m'expliqua qu'il était allé dans la matinée chez son ophtalmologue pour un examen, et que, près du bureau de la réceptionniste, il avait vu une petite annonce qui disait qu'elle avait des chatons à donner. L'après-midi, il était allé chez elle et avait choisi pour moi les deux plus beaux de la portée. En voyant la petite annonce, il avait tout de suite pensé à moi.

Il posa les chatons par terre. « La vie que vous menez n'est pas celle qui vous convient, me dit-il. — Qui mène la vie qui lui convient ? — Eh bien, moi, par exemple. J'ai tout ce que j'ai toujours voulu avoir. Je ne veux plus que vous

*Photocomposition CMB Graphic*

*44800 Saint-Herblain*

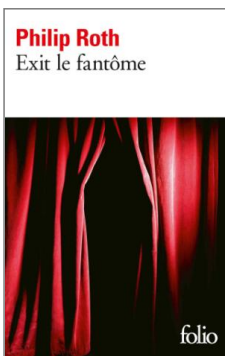
*Impression Grafica Veneta*

*à Trebaseleghe, le 20 mars 2011*

*Dépôt légal : mars 2011*

ISBN : 978-2-07-044068-9./Imprimé en Italie

**178846**



# Exit le fantôme

## Philip Roth

Cette édition électronique du livre  
*Exit le fantôme* de Philip Roth  
a été réalisée le 14 septembre 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070440689 - Numéro d'édition : 178846).

Code Sodis : N46099 - ISBN : 9782072422911  
Numéro d'édition : 230715.